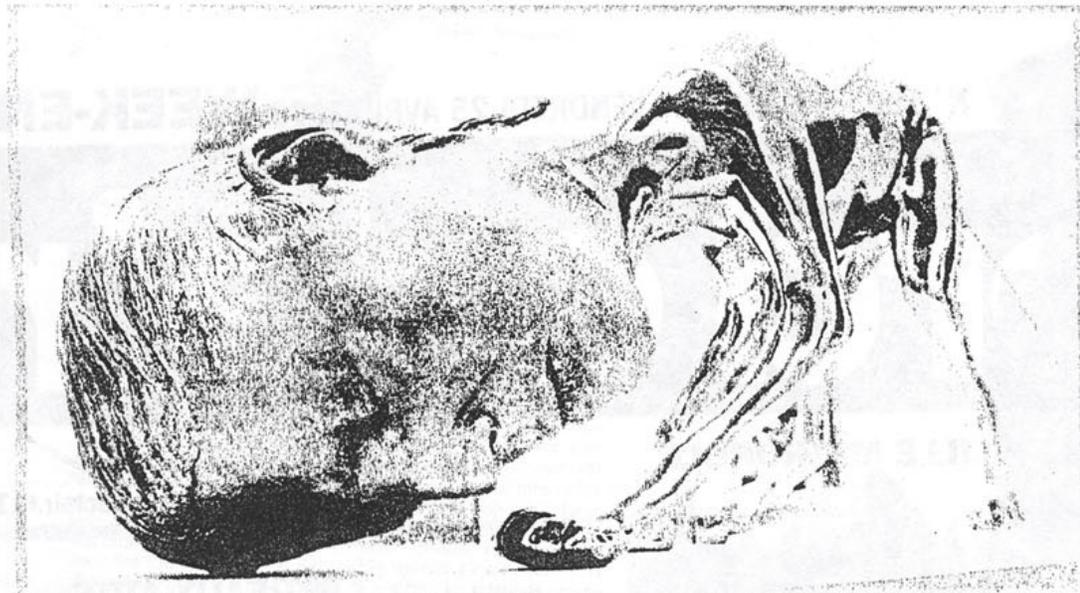


Des Caprices de Goya savoureux

Disparu il y a 180 ans, Francisco De Goya est resté d'une subtile contemporanéité. Notamment quand il s'agit de dénoncer la bêtise de la société, comme il le fait à travers 80 « Caprices » à découvrir jusqu'au 28 juillet à Lille.

LAURIE MONIEZ laurie.moniez@nordclair.fr



Ci-dessus, « Hasta la muerte », l'un des 80 Caprices de Goya. Ci-contre, « Fox », sculpture en acier de Rona Pondick, hybride monstrueux comme on en trouve chez Goya. En bas à gauche, l'une des photos sur toile de Yasuma Morimura. Ci-dessous, l'une des pièces de la série United Enemies de l'artiste Thomas Schütte, sorte de poupées d'incantation. Photos Hubert Van Meele



Tout le monde en prend pour son grade ! Les ivrognes, les contrebandiers et bandits de grand chemin, les prêtres, les prostituées et leurs clients pervers, les enfants gâtés de la noblesse, les avares, les ignorants. À coups de pointe sèche aux effets de lavis sur ses planches de cuivre, le peintre Francisco de Goya a croqué la société espagnole de la fin du XVIII^e avec pertinence et causticité.

Précieusement conservés dans la collection de gravures du Palais des Beaux Arts de Lille, les 80 *Caprices*, série d'estampes souvent énigmatiques, rappellent combien Goya était un fin observateur de son temps. « Il est tombé malade en 1792, à 49 ans, et il est devenu sourd.

Dès lors, son art va se transformer, explique Cordélia Hattori, commissaire de l'exposition. Il va s'intérioriser et porter un regard critique sur la société ». Dès 1796, à son retour d'un voyage en Andalousie, il réalise des dessins préparatoires aux *Caprices*, le terme « caprice » signifiant « fantaisie ». Trois grands thèmes y sont abordés : les relations amoureuses, et notamment les mariages forcés, ou encore le sort des prostituées, et de leurs clients : les faits de société, du charlatan aux abus des privilégiés en passant par le manque d'éducation des classes : la religion, qu'il s'agisse du clergé ou des sorcières, sans oublier une critique de l'inquisition qui sévissait encore à l'époque.

« À 49 ans, il est tombé malade, et il est devenu sourd. Son art va alors se transformer. Goya va s'intérioriser et porter un regard critique sur la société. Cordélia HATTORI »

Des quatre-vingts planches exposées au premier étage du musée lillois, on distingue un fil conducteur : celui du combat contre l'ignorance. À ce sujet, on notera qu'il n'est pas toujours aisé de décrypter les messages de Goya. « Le sens de certaines gravures est encore mystérieux pour les chercheurs », précise Cordélia Hattori. D'où la

présence dans les cartels de la traduction de trois manuscrits connus qui permettent aisément de se plonger dans l'univers satirique de Goya. Un univers qui a aussi séduit des artistes du XXI^e siècle. De quoi nourrir l'exposition lilloise de « *Caprices contemporains* », des œuvres qui réactualisent les gravures de Goya « pour redéfinir une nouvelle catégorie de l'obscène, de ce dont on ne parle pas », estime Régis Cotentin, chargé de la programmation contemporaine au Palais des Beaux Arts. Éblouissantes photos de Yasumasa Morimura, qui revendique à la fois sa culture orientale et occidentale, et qui reprend quelques-uns des *Caprices* de Goya en les déclinant comme une suite

d'autoportraits. Autre version des *Caprices*, le travail des frères Chapman, Jake et Dinos, deux plasticiens anglais qui ont repris les estampes en y ajoutant une touche de fantaisie où chaque monstre semble sortir d'un film d'animation. « Les 21 œuvres, d'habitude à Londres, sont ici mais nous n'avons pas pu réunir les 80 de la série dispersées dans le monde », tient à préciser Régis Cotentin. Saisissantes, les combinaisons zoomorphiques de l'Américaine Rona Pondick, délicates structures en acier inoxydable, renvoient aux hybrides monstrueux découverts dans quelques-uns des *Caprices* de Goya. Encore une preuve que les *Caprices* n'ont pas pris une ride. ●